hors service

« Jusqu'ici tout va bien...

journal anarchiste • 3 avril 2011 • nr. 16 • version francophone

Les démocrates envoient leur artillerie

À la guerre comme à la guerre



Le 20 mars 2011, les premiers missiles et bombes de l'alliance internationale tombent sur la Libye. Les blessés civils sont amenés à l'hôpital, il y a des morts. Le ministre de la guerre De Crem nous prévient à la télé qu'il y aura des images pas très belles, il préfère qu'on ne regarde pas.

Cela leur a pris un peu de temps, aux grands pouvoirs occidentaux, mais là, ils se sont tous mis d'accord. Le dictateur Kadhafi est l'ennemi, il faut le chasser à coup de bombes. Il y a quelques mois encore, ils étaient encore ses meilleurs amis, comme avec les autres dictateurs du Maghreb. Ils se faisaient payer à leur compte leurs vacances de luxe dans des villégiatures exotiques avec des stars pour les divertir, et de grands accords étaient conclus. Et c'est bien là que ça coince maintenant.

Faut dire ce qui est, Kadhafi ne leur est plus utile. Soit il est jeté hors du pouvoir par les insurgés (c'est peu probable à ce point), soit il regagne le contrôle en massacrant une partie de la population, après quoi les leaders occidentaux auront plus de mal à continuer à lui serrer la main. Quoi qu'il en soit, le dictateur ne leur sert plus. Comble de l'hypocrisie : à Bahreïn par exemple, les manifestants se font massacrer par la police et l'armée saoudienne, mais là, ces mêmes leaders oublient vite fait leur rôle héroïque de gardiens des droits humains.

En Libye, ils seraient tous unis pour venir au secours d'émeutiers qui combattent le mal incarné ? Qui les croit encore? Ce n'est évidemment pas pour cela qu'ils sont partis en guerre. D'ailleurs, ils ne font même pas fait tellement d'efforts pour masquer leurs vraies intentions. Arrêter les flux migratoires vers l'Occident, préserver le pétrole et éviter que les terroristes musulmans ne s'emparent des armes. Rien de bien nouveau sous le ciel, mais cette fois-ci sans Kadhafi, faut préparer un nouveau terrain.

Arrêter les immigrés préventivement. Cela fait des années que des milliers de personnes tentent de passer la Méditerranée pour rejoindre l'Europe en passant par l'île de Lampedusa. Des accords avaient été conclus entre le gouvernement libyen et les gouvernements européens pour y mettre fin. Ceux qui essaient de partir se font torturer par les forces armées et les patrouilles maritimes (la Libye et l'Italie main dans la main), avant de croupir dans les trois camps (mille places) construits dans le nord de la Libye. Depuis les débuts de l'insurrection, comme dans les pays émeutiers alentours, les gens ont saisi leur chance pour quitter le pays. Maintenant, ce sont aussi bien les balles du pouvoir libyen que les bombes du pouvoir occidental qu'ils fuient. Dans les prisons italiennes pour étrangers, une lutte est en cours depuis plus longtemps. Les camps brûlent, des personnes arrivent à s'évader.

Mettre le pétrole dans leur propre poche. L'occident voudrait bien continuer à piller les réserves de pétrole et de gaz en Libye, comme il a toujours pillé les terres des autres, peu importe s'il faut coloniser ou signer des accords commerciaux pour cela.

Empêcher que les méchants musulmans ne prennent les armes. Vieux son de cloche encore. Des armes que les pouvoirs occidentaux ont, par ailleurs, fournies à Kadhafi, et dont une partie vient du petit village belge d'Herstal. Le fric sent bon, peu importe ce qu'on fournit et à qui. Bien évidemment, nous sommes opposés aux personnes qui en massacrent d'autres, aussi bien quand cela se fait au nom de dieux, du capital ou de la démocratie. Seulement, qui sont ces terroristes ? Pour Kadhafi, tous les insurgés sont des membres d'Al Qaïda. Pour l'Occident, tous ceux qui prennent les armes contre eux sont également des terroristes. Pour eux, c'est simple, tous sont des terroristes qu'il faut éradiquer au nom de la paix mondiale.

↘

« Sur le chemin de Benghazi vers le front de Ajdabya, il y a un centre de recrutement des insurgés. Normalement, les gens devraient s'y inscrire, mais la plupart des gens n'y vont pas et foncent de leurs propres forces directement vers le front. « Les jeunes sont très passionés et il règne une certaine méfiance envers les anciens officiers de l'armée de Kadhafi.»

L'irradiation vient à notre rencontre

Il n'y a pas de solution aux catastrophes nucléaires

Le 11 mars, un tremblement de terre et un tsunami font des ravages au Japon. On compte déjà près de dix mille morts, et au moins autant de personnes sont toujours portées disparues. Des villes et villages entiers sont effacés, et les intempéries hivernales ne font qu'empirer les choses. Au moins une partie de la nourriture dans les magasins est contaminée par la radioactivité, idem pour l'eau potable. Parce que la centrale nucléaire de Fukushima n'a pas été épargnée, l'irradiation radioactive fuit de partout.



Plus que deux semaines après le tremblement de terre et le tsunami au Japon, personne n'a réussi à reprendre le contrôle de la situation dans la centrale nucléaire de Fukushima (plus personne ne parle des autres centrales nucléaires). Malgré tous les spécialistes partout dans le monde, personne ne sait plus quoi faire. C'étaient et ce sont pourtant les mêmes spécialistes qui faisaient –et font encore- comme si l'énergie nucléaire était une science qu'ils maîtrisent parfaitement. Quant aux 6 réacteurs japonais, ils sont depuis 22 jours déjà des assassins silencieux, insidieux, dont nous ne pouvons qu'attendre de voir ce que donnera la suite. Les spécialistes ont bien trouvé quelques solutions, comme y déverser l'eau qui se trouve autour des réacteurs. Elle est en effet tellement contaminée que quiconque reste quelques heures dans son environnement, meurt dans les 30 jours. Alors on balance cette eau. Et où ? Dans l'océan naturellement, pourquoi pas ? Et lorsque la pression augmente trop dans les réacteurs ? Alors on libère un peu plus de vapeur. C'est comme cela que le nuage radioactif a été emporté par le vent du Japon en Europe de Nord et de l'Est, en passant par l'Amérique du Nord. En un mot, on peut mesurer que la radioactivité a augmenté à l'autre bout du monde. Quelques 20 000 kilomètres plus loin. On ne doit donc pas s'étonner quand, à 60 km de la centrale nucléaire, les mesureurs font déjà tilt. Même si le gouvernement japonais estime qu'une zone d'évacuation de seulement 20 km suffit, et que plus loin, il n'y aurait plus de souci.

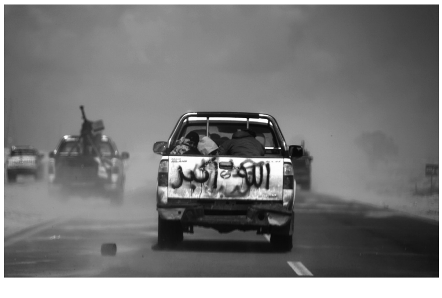
Récapitulons. L'énergie nucléaire provoque l'irradiation et la contamination radioactive. La radioactivité bousille les cellules et l'ADN des cellules vivantes, provoquant le cancer. Puis on meurt du cancer. Plusieurs accidents, allant de petites fuites aux grandes catastrophes, ont montré que la technologie est tout sauf infaillible. Le combustible pour l'énergie nucléaire est l'uranium, extrait de mines. Dans ces mines, au Congo par exemple, les personnes travaillent pour un salaire ridicule et sans protection. Les déchets des centrales nucléaires restent radioactifs pendant des dizaines de milliers d'années. Les génies et autres spécialistes estiment que l'on peut simplement les enterrer sous terre. Comme à la Campine (proche d'un des centres de recherche nucléaire, à Mol), où l'on est en train de creuser le sol, pour y stocker un peu de déchets à titre d'essai. Ces mêmes spécialistes gagnent leur pain grâce à l'existence de l'énergie nucléaire (et donc grâce aux subsides du gouvernement et des compagnies d'électricité). En Belgique, Electrabel gagne des milliards d'euros par an grâce à l'énergie nucléaire. Les gouvernements belges dépensent des millions d'euros pour la recherche dans le domaine du stockage des déchets nucléaires et le développement d'une nouvelle génération des réacteurs nucléaires. Où est-ce que ça nous mène, toute cette addition démesurée de problèmes et de coûts ?

"Mais sans l'électricité de l'énergie nucléaire, nous ne pouvons pas entretenir l'économie!", c'est ce que bêlent en chœur les politiciens et les chefs d'entreprise, depuis déjà des années. Cette économie est manifestement une vache sacrée qui réduit même le cancer à une question accessoire. Cette même économie qui me prend en otage au travail et qui me donne quelques miettes. Cette même économie qui m'impose, ainsi qu'aux générations futures, des déchets qui provoqueront des cancers pendant des dizaines de milliards d'années en empoisonnant les environs. Alors, peut être ne suis-je pas si attaché que cela à cette chère économie.
Qu'ils se foutent leur énergie nucléaire et l'économie là où le soleil ne vient pas !

↘ Avec cette voie qui est tracée, la révolution est volée des mains des Libyens. Maintenant que les chasseurs à réaction volent en rase-mottes au-dessus des villages et villes, la résistance se transforme en armée de terre régulière. Les *shabaab* (jeunes) doivent être embrigadés et disciplinés. Et ils doivent écouter les officiers qui, à peine une semaine plus tôt, exécutaient les ordres de Kadhafi. Ainsi, le soulèvement populaire ressemble plus à une armée de conquête. Les alliés occidentaux ne demandent pas mieux qu'une armée et un gouvernement « mène » la révolution. Ils veulent, le plus vite possible, un régime stable au pouvoir, pour rétablir le cours normal des choses. Ils veulent à tout prix éviter un scénario comme en Égypte ou en Tunisie, où les confrontations perdurent. Car en Libye aussi, beaucoup de personnes ne seront pas satisfaites des vieux leaders en nouveaux habits, pas plus que des nouveaux leaders en vieux uniformes. Mais qui irait se rebeller contre la nouvelle armée qui les a « libérés »? Et contre les boss de l'OTAN qui ne travaillent certainement pas gratuitement.

La guerre c'est la paix, voilà une escroquerie vieille comme le monde. Une chose est sûre : les insurgés libyens ont besoin de solidarité internationaliste s'ils ne veulent pas être battus à plat de couture par le pouvoir. Soit par la répression féroce, soit par la main douce de la démocratie.







La routine du désastre

Les nouvelles de la catastrophe de la centrale atomique de Fukushima au Japon tournent en boucle. Face à un désastre sans précédent, les médias commentent en direct les nouvelles du nucléaire qui a l'air de n'en faire qu'à sa tête.

Les infos fusent, c'est un véritable bombardement, mais rien ne perce.

Non, aucun enseignement ne sera tiré. Une telle catastrophe ne pourrait pas arriver ici. Les journalistes, les experts et les politiciens discutent séisme et tsunami, s'accordant sur le caractère exceptionnel de la situation de cette île lointaine. Ces raclures en profitent même pour vendre la fameuse fiabilité des installations françaises qui seraient les plus sûres du monde. Sans jamais rappeler que n'importe quelle erreur humaine peut produire le même résultat partout. Sans jamais préciser que n'importe où en France, nous habitons toujours à moins de 100km d'une installation nucléaire. Ils se garderont bien de préciser que derrière la catastrophe, c'est un quadrillage et une gestion militaires qui s'instaurent. En plus d'être contaminé, chacun sera en permanence contrôlé, testé, mesuré, surveillé, et déplacé dans des zones où toute liberté, initiative individuelle, et parcelle d'autonomie, auront disparu sous le règne kaki.

Leur propagande préfère faire croire que ces opérations désespérées d'acheminement d'eau, de sable, que leurs mesures martiales de confinement et leurs pauvres distributions de pastilles d'iode ont pour but notre santé. Pourtant si c'était vrai, un petit nombre de pays ne la mettraient pas en péril permanent en s'engageant dans la voie du nucléaire. Derrière cette monstruosité se cachent d'énormes intérêts économiques et stratégiques. Depuis le début, nucléaires civil et militaire sont complètement imbriqués, et l'histoire du développement de cette technologie est entièrement liée à un jeu mortifère entre puissants.

La routine du désastre est déjà présente, à travers la multiplication quotidienne de ce que ces autruches du nucléaire qualifient par euphémisme d'« incidents ». Ils nous promettent par exemple maintenant de vérifier l'état actuel des 58 réacteurs du territoire français, mais ne disent bien sûr rien des problèmes insolubles posés par les déchets radioactifs qui dorment sous nos pieds dans près de 1000 sites, ni des nombreux cancers et leucémies que subissent celles et ceux qui vivent aux abords des installations nucléaires. Sans compter toutes les barbouzeries au Niger et au Gabon, où Areva exploite la main d'œuvre locale en la condamnant à une mort lente en même temps que toutes celles et ceux qui habitent près des mines d'uranium.

Le pouvoir fait comme si tout cela était inéluctable, essayant tant bien que mal d'éviter le pire, mais surtout sans jamais interroger ce qui a été et qui reste encore un choix.

En vrai, on pourrait tout de suite se passer du nucléaire et du monde qui le produit. Les écologistes et autres ONG à la sauce verte ne parlent que d'une pseudo « sortie » du nucléaire d'ici 20 ou 30 ans, pour ne pas froisser leurs soutiens étatiques et leurs potentiels électeurs. En véritables sauveteurs du capitalisme, ils espérent occuper un rôle de contre-experts pour être associés à sa gestion actuelle.

Que d'images spectaculaires de la centrale en feu, que de mises en scène de « sauvetages » épiques, que d'angoissants nuages radioactifs doit-on gober sans réagir ! Que de débats stériles entre politiciens sur les différentes alternatives pour répondre aux appétits dévorants du développement industriel, que de prétendus discours raisonnables pour des mesurettes qui ne remettent rien en cause ! Autant de mascarades pour recouvrir d'un voile opaque l'aberration du nucléaire. Il est grand temps de briser la vitrine qu'il représente et de mettre fin à toute cette merde. Derrière l'horreur de cette catastrophe sans précédent dont on a pas fini de compter les morts, c'est l'acceptation à un niveau mondial du nucléaire qui se joue.

L'Etat tient le rôle du pompier pyromane. Il est celui qui a mis en place tout ce merdier et qui fait maintenant mine d'être le protecteur, le seul à pouvoir assurer la sécurité des populations.

Jamais le monde tel-qu'il-est-et-qu'il-ne-faut-surtout-pas-renverser n'avait trouvé de meilleur garant. Un possible figé qui, à part connaître l'empoisonnement et la militarisation de cette planète, verra à peu près toujours les mêmes en haut et les autres en bas, les mêmes qui « savent » et les autres qui suivent.

Ce qu'ils craignent réellement, ce n'est pas le désastre en cours et à venir, ce ne sont pas non plus les appels de leurs sbires citoyennistes à une « meilleure » gestion de l'existant, tous parlent encore la même langue du mal nécessaire.

Ce qu'ils ont par contre à redouter ce sont des luttes contre le nucléaire et le monde qui va avec.

Parce qu'ils nous voudraient tous cobayes résignés et désemparés. Parce que la liberté commence par le sabotage de ce monde qui nous détruit.

Ni cobayes ni moutons

19 mars 2011

[Ce tract a été diffusé à Paris, en le traduisant, on l'a adapté légèrement à la situation belge.]



** Cette lettre de Nordin Benallal nous est parvenue depuis la section de haute sécurité de Bruges.*

ÉTRANGER

C'est bien possible qu'il y a juste un truc qui cloche avec moi, mais je me suis toujours senti comme un étranger. Dans n'importe quel environnement où je me trouve, je suis étranger. Rien d'autre qu'un allochtone dans ma ville. Depuis la naissance, ils m'ont mis un tampon 'allochtone'. Ils ont changé le système maintenant, « modernisé » si tu veux, mais le principe reste le même. Je dis allochtone, parce que j'ai passé trop de temps en Flandres, et plus haut encore, chez leurs amis hollandais, ceux qui ont colonisé la Belgique avant que ce ne soit la Belgique. Le pays qui donne l'eau à la bouche encore à ces petits ministres flamands, le pays qui leur sert de grand exemple. Je pourrai aussi dire délinquant. Petit marocain ici, berbère là-bas - sale et pauvre – rien de plus qu'un touriste perdu au Maroc.
Je suis resté sourd à la langue de camp de concentration moderne qu'est cette taule de Vught, en Hollande, où j'ai été enterré vivant pendant quelques années. De là, j'ai ensuite bougé à quelques kilomètres, mais le décor a peu changé. C'est d'ailleurs le grand exemple de l'EBI à Vught que la Belgique a emprunté pour construire son bloc d'isolement. Enfermé dans un cachot institutionnalisé et permanent dans la prison-usine de Bruges, la différence est dans la couleur des murs. Avec les matons, on n'a pas à se comprendre, je n'ai rien à voir avec eux, je n'ai pas à être ici.

« [être] maton est une insulte » dit un de ces matons, délégué syndical. Il l'entend différemment, mais quand même. Belle vérité.

Étranger aux miens aussi. Coup après coup, c'est moi qui me retrouve dans le banc des accusés, je regarde autour de moi, y a personne, étrange. Accusé et condamné en premier lieu par les médias, avec les juges en croupe, et les honnêtes citoyens. Et comble de tout, par de soi-disant complices : c'est devenu tellement de bon ton et si facile de marcher avec la police pour sauver son propre cul. Et ceux qui n'ont jamais rien su, ni vu, ni entendu, ramassent bien, évidemment. Pourtant, je ne penserai même pas une seconde à changer quoi que ce soit. Comme on dit, la mauvaise herbe repousse toujours. Et j'entends bien être une mauvaise herbe dans leur prairie de bonnes intentions. Face à un monde aussi exécrable, que ce soit ici ou dehors, la seule chose que t'as, c'est ta dignité. Quand tu la vends, peu importe si t'as bien encaissé, tu l'a vendue, ta dignité. A l'intérieur de toi, t'es déjà mort.

Comme c'est l'argent qui fait tourner le monde, la prison n'échappe pas non plus à cette logique. Faire travailler les prisonniers, c'est un vrai business. Toutes sortes d'entreprises ont des contrats ici. Les camions vont et viennent toute la journée. De toutes les prisons que j'ai connues, faut dire que Bruges vole haut. Un peu comme aux États-Unis où règne le monde du fric. Sur les 800 prisonniers qu'il y a ici, une grande partie travaille. Pour une rémunération minable, dans des conditions indignes, mais pas de soucis avec la législation : profit garanti ! Comme pour les sans papiers dehors, l'exploitation n'a plus de limites. La directrice m'a aussi demandé de travailler. Ça, c'était une bonne blague. Moi, j'irais chipoter avec de petits pots en plastique à longueur de journée pour remplir leurs poches? Je ne pense pas.

Ici, un homme est maintenant attaché à une chaise, mains et pieds liés, c'est comme ça qu'ils le trimballent à la douche à 10 mètres de la cellule. Ses hurlements des dernières semaines ont cessé, il ne fait plus que pleurer, jour et nuit. Ils bourrent tout le monde de médicaments. Ils disent que ce sont des vitamines, je leur réponds que s'ils en ont quelque chose à foutre de notre santé, qu'ils nous donnent des fruits. Ou qu'ils nous libèrent tout court. Les infirmières passent trois fois par jour. Parfois plus, quand nécessaire, comme cette fois où ils avaient besoin de vraiment droguer les gens au point qu'ils ne pouvaient plus parler, ni bouger ; c'était quand la télé est passée il y a deux semaines, avec le souci de bien montrer comme tout va bien ici, bien selon les règles. Quand, évidemment, ils ne pouvaient pas parler avec ceux qui auraient peut-être eus quelque chose à dire. Mais on a largement dépassé le stade où il suffirait de dénoncer ce qui se passe. De toute façon, ça ne choque pas. Beaucoup plus qu'exercer la répression physique contre les gens, ils ont réussi à rentrer dans leur tête. À partir de ce moment-là, c'est perdu : les gens ne voient plus que le monstre que les médias ont créé, l'étranger. Ce genre de régimes ultra-répressifs tombent pas du ciel, il y a des personnes qui lui donnent forme, qui le perpétuent jour après jour. Ce sont eux les responsables. Comme monsieur Meurisse et sa bande de laquais, ce monsieur qui a dû se cacher dans un bunker avec sa famille quand un prisonnier a réussi à s'évader d'ici. Pendant que des flics armés jusqu'aux dents protégeaient la prison de Gand, sa résidence officielle. Tous les autres, tous ceux qui exécutent ses ordres, se cachent derrière lui, pour se déresponsabiliser, comme des lâches.

La question de la prison, c'est vraiment très simple. Dans cet environnement, il n'y a pas dix mille options. Pour être franc, il y en a trois. Soit tu deviens fou, soit tu te suicides, soit tu t'évades. Vraiment très simple. Tout ce que ces hypocrites font, c'est caqueter réinsertion ici, resocialisation là. Et entre-temps t'es enfermé ici, et c'est une vraie lutte de ne pas perdre tes sens, aussi bien la raison que les choses qui paraissent les plus simples. Toucher, voir, sentir, entendre. Penser la liberté, de presser pour l'atteindre, c'est ce qui te garde en vie.

Kiket

Autour de la section de haute sécurité de Bruges

Quand la promotion s'impose

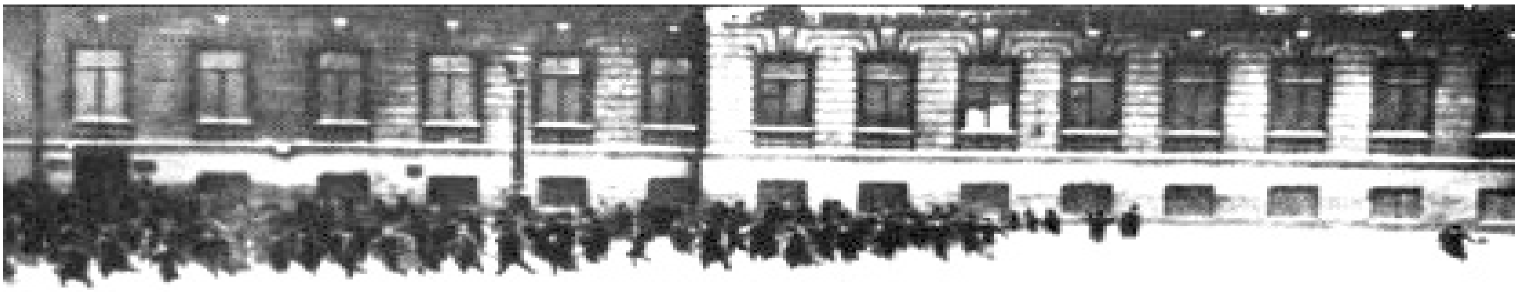
Depuis quelque temps, des voix un peu trop critiques se sont élevées contre l'infâme bloc d'isolement de la prison de Bruges. L'Etat a alors fait appel à ses journaflics de confiance, toujours prêts à leur lécher le derrière, pour faire un véritable spot promo. Une équipe de Koppen (pour la télévision nationale) y a donc été envoyée pour demeurer 48 heures sur place. Comment ils ont réussi à fermer les yeux et les oreilles à tel point reste un mystère. Pour eux, il n'y a strictement aucun souci avec ces cages à enterrer des humains vivant, les gardiens sont contents, avec un peu de chance les prisonniers aussi. Tout va bien. Tout ce petit monde complice (allant des gardiens à la direction, en passant par les assistants sociaux, infirmières et psychiatres) apparaît avec son nom devant la caméra, fier de son boulot de bourreaux.
Les infirmières avaient soigneusement administré une double dose de calmants (en plus de la dose normale qui leur est donnée trois fois par jour) afin que les détenus ne soient vraiment plus capables de bouger, ni de parler. Meurisse, le directeur, avait donné l'ordre de ne certainement pas parler avec les détenus qui crachent sur leur détention, et évidemment, les journaflics n'ont fait qu'obéir aux ordres. Tout le monde savait que ce devaient être 10 minutes de spot promo et rien d'autre. On voit ainsi comment un psychiatre entre dans une cellule, accompagné par 6 matons, pour "parler" avec le détenu. Cela revient surtout à répéter le mot d'ordre de Meurisse et de la direction : sans "attitude positive", sans collaboration, sans résignation, pas de salut. Ceux qui refusent doivent le payer cher.
D'autres choses sont par contre plus difficiles à camoufler : ils montrent la cage à lions ('préau' de quelques mètres carrés, entouré de grilles partout), le cachot dans l'aile (un lit au milieu d'une minuscule pièce, et c'est tout). C'est une bande de bourreaux en costume cravate à Bruxelles (le Directorat général des prisons) qui décide de ce régime, individuel pour chaque personne. Tous les quelques mois, le régime passe en révision, et c'est alors que le vrai foutage de gueule apparaît.
Après 5 mois d'enfermement, un détenu peut par exemple accéder à un couvert en inox (sinon c'est en plastique ou en playmobil). Les visites derrière les carreaux demeurent, tout comme les refus de demandeurs de visites, le refus de livres, de courrier. Sur les 8 détenus qui y sont actuellement enfermés, certains y sont depuis plus d'un an déjà ! Pour ceux qui y passent quelques mois, c'est un régime ultra-dur qui doit serrer la vis, et domestiquer le détenu. Et pour tous les autres, c'est surtout une arme de dissuasion pour mater l'esprit de révolte préventivement.

Ce que nous relevons de l'attitude positive à adopter, c'est la révolte des détenus qui ont détruit le bloc d'isolement en avril 2009, en la mettant hors service pendant quelques mois, ceux qui se sont évadés après un placement dans cette geôle, et ceux qui continuent à se révolter malgré tout. Vive la bonne tenue.

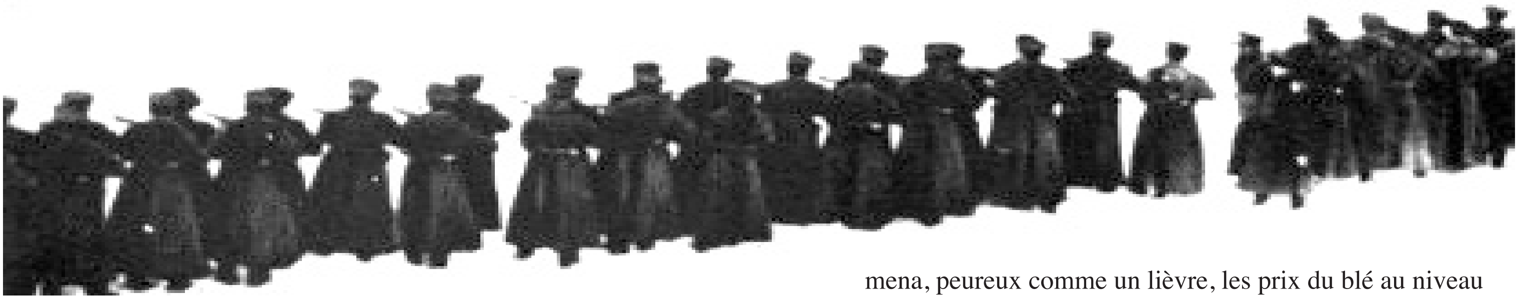


La moitié des détenus travaillent, soit environ 5000. Dans certaines prisons, ce sont 98% des détenus qui travaillent, dans d'autres même pas 30%. Les prisonniers touchent entre 60 cent et 2€ de l'heure. Dans le « masterplan prison », le projet de construction de 10 nouvelles taules, l'augmentation de la capacité de travail est également incluse. Ils veulent mettre tout le monde au boulot. Voir le site de la régie du travail pénitentiaire pour découvrir leurs « atouts » : 'tarifs concurrentiels' = *faites les bosser pour que dalle*, 'grande quantité de main d'œuvre disponible' = *ce sont des taulards! Où est-ce qu'ils vont aller?*, 'flexibilité et possibilité de répondre à des demandes urgentes dans des délais courts' = *faites ce que vous voulez, ils n'ont aucun droit, ils vont aller faire grève ou quoi ? Ha ha ha* . Contrôle et caméras partout ? Ben oui, faut plus aménager l'espace, on est déjà dans une prison ! (d'après http://www.rtp-rga.be/)

* Nordin parle ici du compagnon de lutte Ashraf Sekkaki. Ils n'ont pas seulement le même âge, mais partagent surtout la même rage contre ce système, et ont un parcours parallèle : en taule depuis des lustres, à l'exception de plusieurs évasions réussites, braqueurs de riches, combattants à l'intérieur des murs. Ashraf a été enfermé pendant plusieurs mois dans ce même bloc d'isolement, où il faisait tout pour en décrire l'atrocité et l'envoyer aux gens dehors. Sa lutte a payé ; il s'est finalement fait transférer vers la section normale de la prison de Bruges. Dans le bel été de 2009, il avait réussi à s'évader en hélicoptère (un peu comme Nordin l'avait fait quelques années auparavant depuis la prison d'Ittre). Sérieusement blessé, il a été brutalement arrêté au Maroc deux semaines plus tard. Après un an et demi en détention dans la prison corrompue d'Oujda, il réussit à s'évader dans un coffre fin novembre 2010, malheureusement pendant quelques heures seulement. Le directeur de la prison a ramassé plein de thunes en échange de sa collaboration, avant de le dénoncer lâchement. Au Maroc il vient d'être condamné à 18 mois pour cette évasion et pour l'évasion de Bruges à 12 années. Ashraf est depuis plus de 4 mois enfermé dans la prison ultra-sécurisée de Rabat, la prison où sont enfermés tous les opposants du roi. Il est gardé en isolement total, il n'a droit ni aux coups de téléphone, ni au courrier, ni à la visite. Mais comme on le connaît, il ne baissera pas la tête et tiendra le coup jusqu'à ce qu'on reçoive à nouveau des nouvelles de lui.



Émeutes de la faim



J'étais alors un gamin de quatorze ans. C'était en l'an 1693. Quatorze ans, et déjà condamné par défaut à un bannissement de six ans de la ville d'Anvers. Je suis venu jusqu'ici pour vous raconter ce mois de juillet 1693. Ce mois où nous étions beaucoup à ne plus pouvoir avaler la pauvre ration qu'ils nous octroyaient. Et comment nous avons envoyé cette ration, juste assez ou justement pas assez pour survivre, dans leurs grandes gueules.

Écoute, ça commence un samedi. Là-haut, on avait décidé, au-dessus de nos têtes comme d'habitude, que le prix du blé allait de nouveau augmenter. Quoi que je la connaissais déjà, je ne me suis jamais familiarisé avec elle, la faim. Je ne me suis jamais habitué à elle, je n'ai jamais pu supporter sa présence proche, et encore moins l'accepter. Si je le pouvais, je la chasserais de la vie de chacun. Je la pousserais dans un gouffre avec un gros couvercle dessus. Pour libérer ma vie des larmes des enfants affamés du quartier, de la vue des pauvres faces partout autour de moi. Pour libérer mon corps de son élégie lancinante. Ce samedi-là, le moment semblait finalement arrivé. Pour beaucoup, la coupe était pleine. Les boulangers, qui font de l'argent avec notre faim, ne pouvaient pas s'empêcher de rapetisser leurs pains. Suffisamment pour rassembler un groupe de personnes enragées devant la mairie. Le pouvoir politique de la ville a essayé de nous calmer avec de pitoyables promesses. Des mots apaisants, mais ce n'est pas de ce pain-là qu'on irait manger. Nous avons aussitôt pris les rues et brisé les fenêtres des maisons de boulangers rencontrées sur notre chemin. Comme une trombe. Parfois, certains actes sont trop durs à supporter, trop difficiles à digérer. Parfois, il est temps de retrouver sa fierté.

Le lendemain, c'est une femme du quartier qui a battu le tambour et crié pour se rassembler. Nous avons continué avec zèle là où nous nous étions arrêtés la veille, en allant briser les vitres de tous les autres commerçants qui aiment leur fric et rien d'autre. *Pas d'argent, pas de pain. Pas d'argent, faim sur l'assiette*. Le maire se paya entre-temps une belle frayeur. Le tumulte en ville, c'est dangereux pour son pouvoir. Il appela les hommes à s'armer et ramena, peureux comme un lièvre, les prix du blé au niveau antérieur. Il fit fermer les portes de la ville et prohiba à tous et toutes de se joindre au soulèvement. Il nous interdit de nous révolter, de se révolter contre le manque de contrôle sur nos propres putain de vies.

Lundi, c'était au tour du magistrat de jouer sa petite scène. Il alla de boulanger en boulanger afin de contrôler si leurs pains avaient le bon poids. Il prétendait que oui, mais qu'est-ce que cela changeait au vide perpétuel dans nos estomacs ? Ce vide toujours présent, qui nous est si familier, auquel nous semblons être condamnés. Mais il n'y a rien, rien qui ne nous oblige à nous y résigner ! Nous étions plus que deux cents ce jour-là, et nous forçâmes la porte du boulanger Sint-Peeter. Nous avons vidé sa maison et brûlé ses meubles devant. Sur ce, ses confrères nous dispersèrent, et le pouvoir appela toutes les guildes et autres quartiers pour les aider à étouffer notre soulèvement. Plusieurs groupes écumèrent les rues et, près de la maison du négociant en grains Promen, un bâtard fit feu contre nous depuis sa maison. Il y a eu des morts et des blessés, mais nous ne nous sommes pas rendus. Des morts et des blessés, nous en voyons tous les jours, même quand nous nous tenons à carreau, quand nous restons silencieux et leur permettons de nous tuer à petit feu. Nous nous sommes donc dirigés vers la cave à bière de ce Promen, et l'avons bue toute entière. Quelques membres de la magistrature, le prévôt et les gardes civils accoururent pour chasser la foule. Nous nous sommes alors déplacés directement dans la maison de ce gros lard, avons pillé sa maison, brûlé sa literie, volé son blé et sa touraille. Pendant toute la nuit. Pendant que le magistrat tenait une réunion dans la mairie et racontait aux maîtres et aux doyens qu'ils devaient convaincre les citadins de leur quartier et de leur métier d'éradiquer conjointement le mal. Le mal, c'était nous, et ils avaient peur que notre révolte grandisse. Ils passèrent aux arrestations et prirent trois des nôtres.

↘

↘ Les jours suivants, la répression frappa. 1200 hommes furent montés contre nous. Les portes de la ville d'Anvers restèrent fermées, et quiconque se trouvant près du pillage était considéré comme *openbaere vyand vande Justitie, Ruste ende Westandt deser Stadt* [ennemi public de la Justice, de la Paix et de la Prospérité de cette Ville]. Tous les rassemblements furent interdits, les étrangers durent quitter la ville, les patrouilles circulèrent toute la journée. Le mercredi, ils octroyèrent même une prime de 600 florins aux mouchards. Quiconque oserait encore attaquer verbalement ou physiquement les commerçants qui portent la nourriture en ville serait sévèrement puni. Ce jour-là, les portes de la cité s'ouvrirent à nouveau, et tous ceux qui entraient étaient contrôlés. Ils étaient en effet convaincus que, parmi les insurgés, se trouvaient nombre d'étrangers et de vagabonds. C'est comme cela que la protestation prit fin, et qu'ils passèrent d'emblée à une nouvelle réduction du poids du pain. Ils cherchèrent des suspects, mais ne purent arrêter que quelques personnes. Beaucoup d'entre nous s'échappèrent. J'étais du nombre.

Je n'étais alors qu'un gamin de 14 ans, et j'ai été condamné par défaut à un bannissement de six ans de la ville d'Anvers. Là où je vais maintenant, je suis devenu étranger. Je resterai toujours vagabond. Là où je suis, je raconte ces histoires du temps où j'avais 14 ans, et où j'expérimentais les jours les plus intenses de ma première jeunesse. Ils peuvent me punir, mais ce que nous avons vécu lors de ces moments-là, ils ne pourront jamais nous l'arracher. Trois jours à Anvers dont j'ai pris goût pour toujours. Le goût de l'insurrection, du conflit poivré. Je rassemble les histoires, celles d'émeutes dans d'autres villes, et je les raconte lorsque je voyage et que je cause des troubles. Je suis peut-être bien un étranger, mais certaines choses sont connues de beaucoup. Notre vie est pillée chaque jour. Certains ont le contrôle sur ce dont nous avons besoin pour vivre, et nous serons toujours en conflit avec eux.

(Ce texte est basé sur les faits réels du soulèvement d'Anvers en 1693)

Dans chaque numéro de Hors Service, nous reprenons une poignée d'une multitude d'actes de rébellion et de révolte. En général, l'Etat, ses médias et ses journalistes préfèrent ne pas trop ébruiter ces événements ou, plus encore, les déformer, les fausser et les mutiler pour que personne ne puisse s'y reconnaître. L'Etat ne veut inspirer personne dans de *mauvaises intentions* – mais nous si, et voilà la raison de ces colonnes.

Nom et adresse connu • Des inconnus ont rendu une visite nocturne au domicile du parlementaire flamand Johan Deckmyn (Vlaams Belang) à Gand. Les vitres de sa voiture, garée dans l'allée, ont été cassées. Une autre fois, un crucifix avait été jeté à travers la porte vitrée de la villa Deckmyn.

Assez de se prosterner • A Ardooie, le tabernacle en bois d'une chapelle copiée sur la grotte de Lourdes a été incendié. La grotte pèlerine fait maintenant partie du passé.

Oiseau libre • Peu après son arrestation, un jeune voleur arrive à s'évader du Palais de Justice à Charleroi. Quand les flics se sont aperçu de sa disparition, le oiseau s'était déjà envolé. La veille, une évasion de la Chambre de conseil avait encore été déouée par de bon citoyens.

Conneries • Les bureaux de quatre partis politiques (Vlaams Belang, PTB, Groen et CD&V) à Louvain ont été visés par des inconnus qui ont peint des slogans disant « Conneries » sur leurs façades. En ne faisant aucune distinction entre les différentes formations politiques, les auteurs ont mis en évidence qu'ils ont agi contre la politique tout court, ce dans quoi nous pouvons pleinement nous reconnaître.

Wheelie • Quand les flics arrêtent un motard acrobatique, quelques jeunes de Molenbeek ne se laissent pas faire. Une patrouille est bombardée de pierres et de planches. La police sort le gaz lacrymogène, une fois de plus.

Pas d'austérité vis-à-vis des pavés ! • Après un appel des syndicats, 20 000 personnes sont descendues dans les rues de Bruxelles contre les mesures d'austérité belges et européennes. Toute la ville a été paralysée par des manifestations qui sont parties des quatre coins de la ville, convergeant au cœur administratif de la Belgique et de l'Europe (autour de la rue de la Loi). Là, des affrontements qui ont duré deux heures ont eu lieu entre des manifestants et la police. Des manifestants lançaient des pavés, des feux d'artifice et des bouteilles sur les rangées de policiers en tenue anti-émeute ; la police a fait usage de l'autopompe et de lacrymogènes. La police n'a pas réussi à isoler ceux qui voulaient l'affrontement des autres manifestants ; cette fois-ci, la solidarité était aussi de mise. Au total, douze policiers ont été blessés et deux manifestants ont été arrêtés puis relâchés (mais avec inculpation pour rébellion et tentative de vol d'un appareil photo de la police). Tout au long du parcours, les fenêtres de différents ministères ont été brisées.

Et plus tard ce jour-là… • Le soir après la grande mobilisation contre l'austérité à Bruxelles, des véhicules ont été livrés aux flammes à plusieurs endroits de Belgique, notamment dans le bassin liégeois. A Ardooie, le feu a dévoré la voiture d'un chef d'entreprise, tandis que dans la zone industrielle de Seneffe, huit camions et un hangar d'entreprise sont partis en fumée. Enfin, sur le campus de l'université de Louvain, deux voitures ont été carbonisées, et deux autres véhicules endommagés par les flammes.

Randonnée • Voorpost avait prévu un tour le long de 7 villes qui seraient historiquement Vlaamsch. Pour l'occasion, ils ont invité leurs copains pareillement réactionnaires et fascistes du KVHV et NSV. Ils n'ont pas pu aller très loin. A Enghien, une 50-aine d'enragés jettent des œufs et du mobilier urbain sur eux. Après un blessé et quelques vitres cassées d'un de leurs bus, les fascistes battent en retraite. A grande déception des autres à Mouscron, qui avaient plus d'œufs en réserve. À Tournai, des tracts ont été distribués et partiellement confisqués par les flics.

Fastfood • Au centre-ville de Gand, les vitres d'un McDonald's sont brisées. Le gérant de ce modèle du capitalisme mondial (et d'un goût réellement mauvais) dénonce le fait d'être régulièrement la cible de vandales.

[Texte traduit de l'italien, d'une affiche qui est apparue sur les murs de Florence]

Il n'y pas de désastres naturels



Des milliers et des milliers de morts et de disparus, des millions de gens qui ont presque tout perdu. Au moins pour l'instant. Des villes entières rasées. C'est comme si le Japon n'avait pas été frappé par un tremblement de terre, mais par des bombes atomiques. Comme si les maisons n'avaient pas été ravagées par un tsunami, mais par une guerre. Et en effet, c'est le cas. Mais les ennemis qui frappent aussi durement ne sont pas la terre ou la mer ; il ne s'agit pas d'instruments de vengeance d'une nature que nous nous sommes habitués à considérer comme hostile. L'ennemi, c'est nous. Nous sommes la guerre. *L'humanité, c'est la guerre*.

La nature, c'est simplement son plus grand champ de bataille. Nous sommes la cause des inondations en transformant l'atmosphère avec les activités industrielles. Nous avons changé les fleuves en cimentant leurs lits et en déboisant leurs rives. Nous avons fait s'effondrer les ponts en les construisant avec des matériaux bon marché et de mauvaise qualité pour obtenir plus de commandes. Nous avons effacés du sol des villages entiers en érigeant des cités dans des zones à risque. Nous avons contaminé la planète en construisant des centrales nucléaires. Nous avons élevé des cadavres en ayant pour seul but le profit. Nous avons négligé de prendre des mesures préventives contre de tels événements parce que nous ne nous soucions que de construire de nouveaux centres commerciaux, des stades et des lignes ferroviaires. Nous avons permis que tout cela se produise et se répète encore en déléguant les décisions, qui touchent pourtant à nos vies, à d'autres.

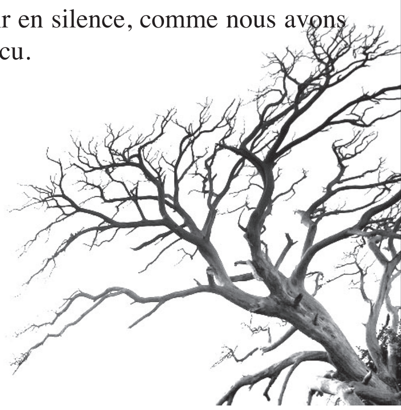
Et maintenant que nous avons détruit le monde pour pouvoir nous déplacer plus vite, pour manger plus vite, pour travailler plus vite, pour gagner de l'argent plus vite, pour regarder la télé plus vite, pour vivre plus vite, nous osons nous plaindre en découvrant que nous mourrons aussi plus vite ? Il n'y a pas de désastres naturels, il n'y a que des désastres sociaux.

Si nous ne voulons pas rester victimes de tremblements de terre imprévus, d'inondations brutales, de virus inconnus et ainsi de suite, il n'y a rien d'autre à faire qu'agir contre notre véritable ennemi : notre façon de vivre, nos valeurs, nos habitudes, notre culture, notre indifférence.

Ce n'est pas à la nature qu'il faudrait urgemment déclarer la guerre, mais à cette société et toutes ses institutions.

Si nous ne sommes pas capables de nous imaginer une autre existence et de nous battre pour la réaliser, alors il ne nous reste qu'à nous préparer à mourir dans l'existence actuelle, dessinée et imposée par d'autres.

Pour mourir en silence, comme nous avons toujours vécu.



agenda

• Jeudi 7 avril à 19h

Apéro à l'occasion de la sortie de la compil' «comme une envie de»

Comme une envie de causer un peu de tout ce qui touche-touche à nos corps, de créer des rapports vivants dans ce décor de morts.
Comme une envie de casser la routine, de briser les vitrines de cet amour parfait qu'on nous promet. De gratter le vernis de ce modèle de vie qu'on nous vante, pour caresser des rélations qu'on se réinvente. L'envie aussi de chercher à se débarasser de toutes ces verités, toutes ces normes intégrées, impregnées jusqu'à dans notre intimité.
Parler un peu de tout ca dans cette compil' c'était l'idée. Aborder un bout de ce vaste sujet en mélangeant nos sensibilités. En la faisant en tout cas, on s'est bien poilé.e.s.
Et si ca peut permettre à des langues de se délier, à des expériences de se partager, à d'autres rapports de s'imaginer, p'tet bien ca pourrait tout faire peter...
On n'a qu'à pas s'en priver!
(au local Acrata)

• Permanences **Acrata -** bibliothèque anarchiste
Chaque mardi de 16h à 19h
Chaque jeudi de 17h à 21h
Chaque samedi de 14h à 18h
32,Rue de la Grande Île, 1000 Bruxelles

* voor de nederlandstalige versie:
krantbuitendienst.blogspot.com

colofon

Hors Service est un journal anarchiste paraissant environ toutes les trois semaines. Le journal est distribué gratuitement en néerlandais et en français.

Contact

hors.service@hotmail.com
http://journalhorsservice.blogspot.com

Abonnement de soutien

Vous pouvez prendre un abonnement de soutien en versant mensuellement une contribution de 5 euro (ou plus...) sur notre compte 063-4974489-73 (IBAN BE 27 0634 9744 8973). Mentionnez clairement votre adresse et nous vous enverrons chaque nouveau numéro.

Distribution

Si vous voulez distribuer Hors Service (dans la rue, dans des bars, dans des asbl...), contactez nous. Vous pouvez venir chercher un paquet dans un point de distribution (la liste se trouve sur notre site) ou nous pouvons vous envoyer directement un colis.